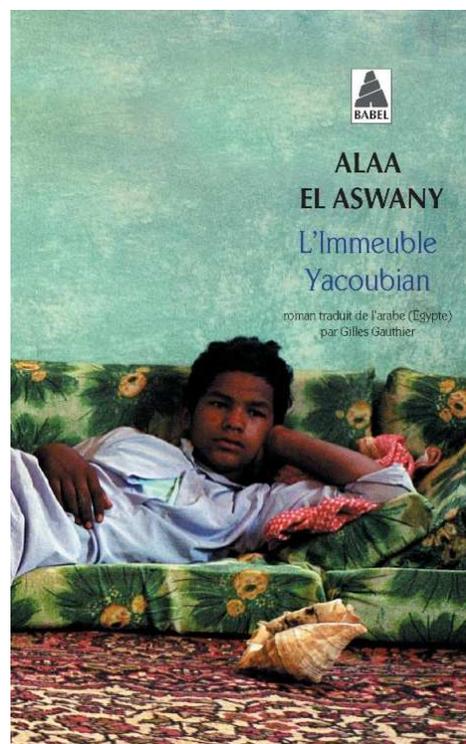


L'Immeuble Yacoubian

d'Alaa El Aswany

Dans l'immeuble Yacoubian, « joyau architectural » emblématique du centre-ville du Caire, les vies des uns et des autres s'entremêlent. Taha et Boussaïna s'aiment, se séparent, et pendant qu'elle devient la secrétaire d'un des habitants de l'immeuble, lui se tourne vers l'islam radical. Le *hajj*¹ Azzam rêve de conquêtes politiques et de richesses. Hatem vit entre deux mondes, avec d'un côté son travail de rédacteur en chef exemplaire d'un journal à succès, et de l'autre son homosexualité et sa quête d'affection. Le bâtiment qui les abrite, plus qu'un simple lieu, est un personnage à part entière.



Au long du roman, Alaa El-Aswany déroule le fil des jours des hommes et femmes qui vivent et travaillent dans l'immeuble Yacoubian, conçu dans les années 1930 pour accueillir « la fine fleur de la société » qui l'a déserté après la révolution de 1952. Depuis, ses habitants n'ont cessé d'évoluer au gré des changements traversés par l'Égypte, naviguant entre espaces privés et communs dans toute la variété qu'ils peuvent offrir comme microcosme de la société égyptienne.

Alaa El-Aswany est né au Caire en 1957, fils unique de l'avocat et auteur Abbas El-Aswany, figure de l'intelligentsia égyptienne avant et après la révolution de 1952, et de son épouse Zeinab, une travailleuse sociale. Sa famille est issue des classes supérieures de la société égyptienne et il vit une jeunesse privilégiée dans une atmosphère libérale : il est inscrit au Lycée Français du Caire, puis étudie la médecine à l'université du Caire avant de se spécialiser en odontologie à l'Université de l'Illinois à Chicago et de rentrer en Égypte à l'issue de sa formation. Il commence sa carrière professionnelle comme dentiste,

¹ *Hajj* est un titre honorifique attribué aux musulmans ayant effectué le pèlerinage à La Mecque.

d'abord dans un hôpital puis dans un cabinet privé dans le centre de la capitale, au sein de l'immeuble Yacoubian.

Dans ce premier roman, l'auteur dépeint des trajectoires qui se croisent et s'entrecoupent, parfois avancent en parallèle, naviguant entre nostalgie profonde d'un passé idéal et fantasmé, parfois vécu, et réalité douloureuse des rapports sociaux et humains contemporains. Il s'inscrit dans une riche tradition d'écriture relativement peu connue en Occident. D'ailleurs son deuxième roman, *Chicago*, n'avait d'abord été publié que sous forme de feuilleton dans la presse, à la manière des premiers romans arabes du début du XIX^{ème} siècle. Sa description de la vie quotidienne rappelle Naguib Mahfouz, premier auteur arabe prix Nobel de littérature en 1988, qui évoquait lui aussi dans ses romans l'ordinaire des habitants du Caire.

Situé au début des années 1990, sous la présidence d'Hosni Moubarak, *L'Immeuble Yacoubian* est un roman du commun, du banal. Il fait sentir au lecteur que ce n'est pas dans les grands événements que la vie se construit, mais dans les petits actes du quotidien. L'immeuble, plus qu'un simple décor, est le témoin muet et immuable des contacts entre les hommes et les femmes et des remous plus profonds qui agitent la société égyptienne. L'auteur, factuel dans ses descriptions, y laisse malgré tout transparaître une certaine forme de tendresse pour les personnages, qui sont autant d'enfants à la dérive. Il se moque aussi bien des occidentalistes que des religieux, avec un recul empreint d'affection vis-à-vis de la société dans laquelle il a grandi et évoluait encore jusqu'à récemment, et où l'intelligence des uns se heurte à la rouerie des autres. Il raconte, avec une ironie riche mais sans jamais les juger, les errances et les incohérences des uns et des autres, en montrant que pour beaucoup les convictions ne sont que de surface. La religion donne une apparence de légitimité, la politique une image de probité, mais les seuls qui soient au-delà de toute rédemption sont les porteurs d'autorité, représentants de l'État ou du culte, qui abusent de leur pouvoir pour opprimer et corrompre.

Profondément engagé dans la politique de son pays, acteur de premier plan de la révolution de 2011², El-Aswany disait dans un entretien au *New York Times* donné en 2008 sa conviction qu'« un

² Autour de laquelle tourne l'action de son dernier roman *J'ai couru vers le Nil*, paru en 2018.

auteur n'est jamais neutre, et il est toujours plus qu'un auteur. Il est aussi un citoyen, avec une responsabilité vis-à-vis de la société dans laquelle il vit ». Cette volonté de comprendre et d'expliquer se ressent dans sa description des maux de l'Égypte contemporaine, qui lui aura par ailleurs attiré les foudres du pouvoir politique et religieux. Il est ainsi interdit de publication dans son pays depuis 2015.

El-Aswany donne à voir la société égyptienne dans ce qu'elle a de plus vrai, sans concessions dans une langue fluide et moderne, volontairement populaire. La traduction de Gilles Gauthier, fruit d'une profonde connaissance de l'Égypte et du monde arabe en général, apporte une vraie richesse à l'œuvre, retranscrivant la variété des langages et des expressions de l'arabe tout en restant accessible. Des moments douloureux, voire brutaux, alternent avec des scènes franchement comiques, tout en conservant une vraie unité. Le ton change, on passe d'un personnage à l'autre, et pourtant le sentiment persiste d'assister à un seul récit, une seule histoire, et on ne peut s'empêcher de tourner les pages. Pour qui s'intéresse à l'actualité, les thèmes évoqués dans le roman y trouvent un écho douloureux : la corruption des élites, la difficulté pour la jeunesse de trouver une voie, la place des femmes dans la société, l'avancée du fanatisme religieux, le rapport à la sexualité...

Celle-ci tient une place importante dans le roman. Sans fausse pudeur, parfois même de manière assez crue, Alaa El-Aswany dissèque les pratiques des uns et des autres. Zaki Dessouki, vieil homme vivant dans ses souvenirs de la grandeur du Caire et de sa propre jeunesse, est à la fois obsédé et opprimé par les femmes. Le *hajj* Azzam, sur les conseils de son directeur de conscience, prend une seconde femme pour satisfaire ses besoins sexuels que la première, vieillissante, ne comble plus. Taha, traumatisé par son passage entre les mains des tortionnaires du régime, trouve dans le lit de son épouse « attribuée » par l'émir une certaine forme d'apaisement. El-Aswany décrit également une communauté homosexuelle du Caire vivante et animée de ses propres codes, alors que l'existence même de ses adeptes et de leurs pratiques est presque systématiquement contestée dans les discours officiels des pays arabes. L'ambiguïté est permanente chez certains personnages, entre acceptation et autocensure.

La place des femmes est également significative. Dans *L'Immeuble Yacoubian*, elles ne sont pas de simples faire-valoir, mais occupent confortablement l'espace narratif. Elles cherchent toutes, d'une manière ou d'une autre, à être maitresses de leur vie, malgré des dés pipés en leur défaveur. La plupart perdent rapidement innocence et naïveté, poussées dans leurs retranchements par la pauvreté ou l'isolement. Daoulet, rongée par la solitude et l'amertume après le départ de ses enfants, est une femme dure et sans grands scrupules. Boussaina s'accommode des comportements inappropriés de son patron qui lui permettent de soutenir sa famille. Soad accepte les attentions de son second mari, un homme riche beaucoup plus âgé, parce qu'il lui donne les moyens de s'occuper de son fils né d'un premier mariage.

L'Immeuble Yacoubian, immense succès littéraire en Égypte et dans le monde arabe, a été adapté au cinéma en 2006 avec le plus gros budget de l'histoire du cinéma égyptien. Mais son casting de stars et les belles images du centre-ville du Caire ne l'empêchent pas de manquer cruellement de subtilité, qualité immense du roman. Les personnages y font de leur mieux pour survivre, dans une sorte de flou moral dicté par les conditions dans lesquelles ils évoluent, poussés par la nécessité. Taha trouve dans l'islam des réponses pour faire face à l'humiliation qui définit son début dans la vie, et s'enfonce dans la radicalité comme seul espoir de vengeance, mais aussi de rédemption. Au fond, ce que tous recherchent n'est rien de plus que conserver leur dignité et accéder à une certaine forme de bonheur, sans préjuger de ce que cela peut signifier pour chacun. Certains y parviennent, d'autres sombrent.

El-Aswany ne tire pas de conclusions mais donne à voir les hypocrisies, les petites compromissions, les errances et les contradictions. Dans ce livre à la puissance évocatrice profonde, souvent à contrepied de l'image la plus répandue du monde arabe, il dit son amour de son pays et de ses compatriotes, avec leurs contradictions et leurs difficultés mais qui restent, malgré tout, unis par leur humanité.